

La marinière de Dahho, mère de nouvelles vagues

L'influence du chanteur irrigue comme jamais les jeunes générations pop, de Lescop à Damien, Aline ou Séverin

Pop

On a beaucoup glosé, ces derniers temps, sur le retour en grâce de la marinière. Par tous les vents, sur tous les fronts, cet emblème du « made in France » s'arrache, jusqu'au ministre du redressement productif, qui s'est affiché zébré de bleu et de blanc en couverture des gazettes.

L'on a omis, cependant, de remonter à la source d'un tel engouement : la pochette du deuxième album d'Etienne Dahho, *La Notte, la Notte* (1984), sur laquelle le chanteur arborait la blouse iconique. De fait, trois décennies ont passé depuis ce disque fétiche, et les liserés du bel Etienne semblent être devenus le principal point de ralliement musical des vingtenaires et trentenaires d'aujourd'hui.

« Etienne symbolise l'équilibre parfait entre le populaire et le pointu »

Philippe Gandilhon
directeur de la création
chez Columbia

Déjà, en 2008, un premier « tribute album », *Tombés pour Dahho*, avec au générique Benjamin Biolay, JP Nataf ou Sébastien Tellier, mesurait l'aura de l'ex-Rennais sur la scène pop hexagonale. Quatre ans après, de Lescop à Bengale, de Granville à La Femme, en passant par Jérôme Echenoz ou Lafayette, les découvertes les plus marquantes de 2012 se réclament toutes, à des degrés divers, de l'influence de Dahho.

La compilation *Education française volume 1*, que publie ces jours-ci Columbia, rassemble une bonne partie de ces jouvenceaux. « Nous avions le sentiment d'assister à l'émergence, sur tout le territoire, d'une nouvelle scène pop, insolente et désinhibée, et nous avons eu envie de la photographier », explique Philippe Gandilhon, directeur de la création chez Columbia, à l'initiative d'*Education française*, avec Jean-Daniel Beauvallet, journaliste aux *Inrockuptibles*. « Pour nombre de musiciens contempo-



rains, Etienne symbolise l'équilibre parfait entre le populaire et le pointu », ajoute Gandilhon, qui fut, dans une autre vie, le directeur artistique de plusieurs albums de Dahho.

« Ses premiers disques font l'effet, pour les gens de mon âge, d'une madeleine de Proust », confesse Romain Guerret, 36 ans, leader du groupe Aline, qui sort en janvier prochain un premier album vibrant d'un bel allant pop, racé et mélodieux. « Au début des années 1980, la scène qui réunissait Dahho, Elli & Jacno, Taxi Girl ou Marquis de Sade, à Rennes et à Paris, faisait le lien entre l'intransigeance punk et la séduction pop. Soudain, nous, Français, n'avions plus à rougir

face aux Anglais. Chez Dahho, il y avait une cohérence entre le son, les paroles et l'image, une attitude ludique et stylisée, dans laquelle je me suis tout de suite reconnu », poursuit le jeune homme, dont l'album a été réalisé par Jean-Louis Piérot, complice de longue date de Dahho.

Au pays de la chanson à texte, déclamée à plein gosier par des voix canailles, le timbre suave de l'auteur de *Week-end à Rome* a joué un rôle d'intercesseur. Entre-tenant les linéaments rythmiques et mélodiques d'une certaine modernité anglo-saxonne à une inventivité verbale plus typiquement française, ses chansons se sont toujours autant adressées

aux jambes qu'au cœur et à la tête. « La chanson littéraire ou sociétale, ça me gonfle ; or, chez Dahho, c'est toujours la musicalité qui prime. Il a su plier sa fantaisie et son érudition aux contraintes du format chanson », confie Damien, auteur en début d'année d'un splendide second album, *Flirt*, où sa voix délicate chante, sans le moindre filtre, les émois de l'effleurement amoureux. « Dahho est un timide qui se fait violence, continue le trentenaire. Sa voix a gagné en coffre et en lyrisme. Derrière sa discrétion légendaire, il ne cesse de se mettre en danger. »

« Audace, indécence exigée », prônait d'ailleurs le brun d'Oran sur *Epaule Tatoo*. Du goût du ris-

que à celui de la provocation, cependant, il y a un pas qu'il s'est toujours gardé de franchir. « On le sent plus sincère et mieux dans sa peau que Gainsbourg, qui, malgré son sens de la formule, ne m'émeut que rarement. Dahho nous a décomplexés, en prouvant qu'on pouvait faire de la variété sans faire de la "variétoche". C'est un maître de l'understatement, du "qui peut le moins peut le plus" », assure Séverin, qui a publié cet été un premier album au minimalisme touchant et enlevé.

Longtemps réduit au cliché de « chanteur pour mininettes », Dahho a fait montre, des synthés froids de *Pop Satori* (1986) aux cuivres et aux cordes baudelairiens de *L'Invitation* (2007), d'une polyvalence et d'une sensualité croissantes. « Au lycée, je trouvais étrange que les filles s'amourachent de ce garçon qui me semblait ostensiblement gay. Mais je me suis mis à aimer ses mélodies entêtantes, ses paroles mystérieuses, sa voix grave et fragile. Je l'ai aussi apprécié comme "passeur". Il m'a fait découvrir le Velvet Underground, Syd Barrett, The Jesus & Mary Chain... », se souvient Wilfried, qui vient de mettre en ligne un double album, *Matrice/Patrice*, scindé d'une vertigineuse ambiguïté.

Passeur, Dahho l'a toujours été. Françoise Hardy, Jeanne Moreau, Lio, Astrud Gilberto, Marianne Faithfull, Brigitte Fontaine... La liste est longue des aînés et des contemporains auxquels il a rendu hommage. Naturellement, les jeunes générations prennent aujourd'hui place parmi ces égards. A 56 ans, il a ainsi produit les débuts de Lou Doillon, dont l'élégant *Places* caracole au sommet des ventes de disques, tout en collaborant au premier essai de Yan Wagner, étoile montante de l'électro française. Après avoir réédité les sommets de sa discographie, changé de maison de disque et composé une bande originale, Dahho met la dernière main à son nouvel album, avec une « perle rare » aux manettes, glisse-t-il sur son site officiel.

« Vois, l'aube est pleine de promesses », chantait-il sur l'un des plus beaux titres de *La Notte, la Notte*. Trente ans plus tard, ces promesses n'ont pas fini d'éclorre. ■

STÉPHANE DAVET

de L'Invitation (2007), d'une polyvalence et d'une sensualité croissantes. « Au lycée, je trouvais étrange que les filles s'amourachent de ce garçon qui me semblait ostensiblement gay. Mais je me suis mis à aimer ses mélodies entêtantes, ses paroles mystérieuses, sa voix grave et fragile. Je l'ai aussi apprécié comme "passeur". Il m'a fait découvrir le Velvet Underground, Syd Barrett, The Jesus & Mary Chain... », se souvient Wilfried, qui vient de mettre en ligne un double album, *Matrice/Patrice*, scindé d'une vertigineuse ambiguïté.

Passeur, Dahho l'a toujours été. Françoise Hardy, Jeanne Moreau, Lio, Astrud Gilberto, Marianne Faithfull, Brigitte Fontaine... La liste est longue des aînés et des contemporains auxquels il a rendu hommage. Naturellement, les jeunes générations prennent aujourd'hui place parmi ces égards. A 56 ans, il a ainsi produit les débuts de Lou Doillon, dont l'élégant *Places* caracole au sommet des ventes de disques, tout en collaborant au premier essai de Yan Wagner, étoile montante de l'électro française. Après avoir réédité les sommets de sa discographie, changé de maison de disque et composé une bande originale, Dahho met la dernière main à son nouvel album, avec une « perle rare » aux manettes, glisse-t-il sur son site officiel.

« Vois, l'aube est pleine de promesses », chantait-il sur l'un des plus beaux titres de *La Notte, la Notte*. Trente ans plus tard, ces promesses n'ont pas fini d'éclorre. ■

AURÉLIANO TONET

La pop télescopique de Lescop, enfant de Dahho, Curtis et Morrison

GUEULE TAILLÉE À LA SERPE, regard intense et coupe de moine-soldat, arcades sourcilières et incisive cassée de mec pas commode... L'allure de Mathieu Lescop donne du crédit à son concept de « variété bipolaire ». Indéniablement, les chansons de Lescop, son premier album solo, cherchent à séduire et faire danser. Elles vibrent aussi de rythmes martiaux, de synthétiseurs ombrageux, d'arpèges sous tension encadrant le sex-appeal d'une voix butée. Façon de démontrer qu'en choisissant la pop ce jeune trentenaire n'a pas renoncé à la radicalité.

Jusque-là, il avait craché son intransigeance au sein d'Asyl, gang rochelais aux guitares belliqueuses. Quatre albums et près de dix ans à bouffer de la route pour

digérer les nerfs à vif de l'adolescence. Le succès, plusieurs fois froilé (le single *Intérieur/Extérieur*), n'avait pas explosé.

En quittant La Rochelle pour Vitry-sur-Seine, le chanteur né à Châteauroux s'est engagé sur un chemin solo. Avec la complicité de Nicolas Congé, le John du duo franco-anglais John & Jehn, il a fait naître des chansons qui goment l'agressivité des harangues de jeunesse au profit d'un venin plus troublant et insidieux. « J'aimerais que ma musique ressemble à ce que Cocteau disait de Marlene Dietrich : "Son nom commence comme une caresse et finit comme un coup de fouet" », analyse Lescop.

En diminuant le volume des guitares pour accentuer le martèlement de la basse, le charme froid

des machines et la présence des textes, il a fait affleurer de vieilles influences. Celles des dandys sombres qui, au début des années 1980, plongeaient leur spleen post-punk dans la pop synthétique. Habillée de noir, la mince silhouette du Français, adepte d'une gestuelle saccadée, évoque souvent celle de Ian Curtis, le chanteur suicidé de Joy Division.

Fertile intranquillité

Son verbe francophone, sa façon de jouer avec élégance de la gravité et des ambiguïtés l'ont aussi rapproché d'artistes tels l'ancien chanteur de Taxi Girl, Daniel Darc, ou Etienne Dahho, pionniers des rapprochements entre la new wave et la langue de Gainsbourg. « Dahho a tracé sa voie pop avec inté-

grité, courage et détermination », admire celui dont *La Nuit américaine* rappelle un peu *Le Grand Sommeil* du Rennais.

Malgré leurs refrains aguciers, la cruauté érotique du formidable *La Forêt*, les ambivalences de *Le Mal mon ange*, les virées urbaines de *Ljubljana, Paris s'endort* ou *Los Angeles* témoignent d'une fertile intranquillité. « J'ai été un gamin tourmenté, cherchant à tester les limites », se souvient celui qui, à 9 ans, fuguait de son école pour goûter à l'interdit. « Ma violence aujourd'hui est celle nécessaire à la création. La même qu'on ressent quand on est amoureux ou qu'on monte sur scène. »

Les mots l'ont aidé à transcender sa noirceur. Depuis plus de quinze ans, il noircit une myriade



Lou Doillon et Etienne Dahho en studio, en septembre.

Portrait de l'artiste par le duo Pierre & Gilles, utilisé pour la pochette de l'album « La Notte, la Notte » (1984).

PIERRE & GILLES/GALERIE JÉRÔME DE NOIRMONT

Lescop sur la scène de l'Hôtel de Ville à Paris, en juillet, pour le Festival Fnac Indépendances.

FÉLIX DE MALLERAY/DLM PRESS

